

Frédéric Dahan
Colloque de la Lysimaque du 21-22 mai 2016
« **Lacan avec Spinoza ?** »

*À Édith Charlton ... une longue amitié qui a été d'une élégance si spinozienne.
Séance du 13 mai 2016 avec un enfant -classé autiste- : « un mort, c'est quelqu'un qui dort sans son corps »*

... avec Spinoza ?

Il n'y aura rien de nouveau que vous pourriez apprendre sur Spinoza dans mon exposé. Mon propos concerne l'ambiance ou «l'esprit» de Spinoza dont parlait Freud et qu'il revendiquait. Je ne pense pas qu'on puisse se dire spinozien autrement, si tant est que l'on puisse atteindre cette ambiance...

Prétendre être spinozien autrement vire à la transcendance soit l'opposé même de «l'esprit» de Spinoza.

C'est dire qu'une fidélité à un schématisme spinozien ne garantit pas une tenue du fil de l'intension ou de l'énonciation de ce dit «esprit». C'est en ce sens qu'il y a à entendre qu'avec Socrate et Freud, Spinoza tient le fil de l'acte du désir...

Et en même temps, la tenue de ce fil (l'ambiance spinozienne) ouvre à une lecture après-coup d'une relation certaine (ni empirique ni rationaliste) à ce schématisme ... : Articulation d'un trou intérieur à un trou extérieur ...? Ou encore : articulation et dialectique indéfinie entre intension et extension avec cette aperception que le schématisme nécessaire est extension ...?

Il y aurait alors à questionner (à neuf) l'intuitionnisme comme trou intrinsèque à tout schématisme afin de le séparer de la science (entendons aussi bien le tout de la métaphysique) qui forclôt schématiquement ...

Imaginons une carte des grands philosophes, alors Spinoza est un astre solitaire qui nous interroge sur la jouissance, plus précisément sur une Autre jouissance qui a pour nom l'intuition intellectuelle dont l'opérateur vectoriel est la difficile question de l'immanence chez Spinoza.

Spinoza est au Finistère de la philosophie, là où la transcendance se couche. Avec Spinoza, la philosophie s'achève et ne se relève plus identique à elle-même.

La formule célèbre de Hegel disant que tout philosophe a sa propre philosophie *et* celle de Spinoza exprime bien mon propos : l'écart entre «avec» et «et» serait une voie foisonnante.

C'est une autre façon de dire qu'on ne dépasse pas Spinoza.

Mais entendons bien, que cet impossible n'a rien à voir avec l'impossible dépassement avec la série des auteurs philosophiques.

Ce dont il s'agit dans cette différence des impossibles c'est - comme le soulignait Maryan Benmansour hier - la problématique du sage, d'un discours du sage ? Et du désir du sage qui n'est pas sans écho avec la question du saint chez Lacan - comme le soulignait René Lew.

Avec le «avec», j'interrogerai implicitement un parallélisme pas-sage qui pourrait s'imposer entre désir du sage et désir de l'analyste.

Je tiens aussi à préciser que cet exposé est dans le fil de ce que nous avons énoncé au colloque de l'an passé sur « l'homme Moïse... ».

Car si Freud insistait sur le fait que la difficulté n'était pas de commettre le meurtre de Moïse mais d'en effacer les traces, je soutiens qu'avec l'Éthique, nous sommes confrontés à l'écriture d'un déicide sans meurtre. C'est le geste même de l'écriture de l'Éthique auquel nous sommes confrontés au titre de traces qu'il n'y a pas. Cette écriture me convoque à une continuité avec ce que j'ai énoncé le mois dernier à la Lysimaque sous le titre de « ...rature ? »

Il s'agit donc d'une problématique du «avec» qui ouvre une mise en abîme de la question de l'immanence chez Spinoza qui est peut-être l'autre nom de l'intuition intellectuelle ? Cet exposé se limite à proposer quelques conséquences de ce qu'on peut appeler avec Deleuze un plan d'immanence.

- Dans une première partie « *avec Spinoza ?* », je m'appuierai donc sur le livre de Deleuze : « Spinoza et le problème de l'expression » et sur le livre d'Alfonso Cariolato (découvert très récemment mais qui exprime bien mieux que je le ferai ce que l'ambiance de l'Éthique rencontre chez moi d'intuition) et dont le titre est : « Le geste de Dieu ».

- Dans une deuxième partie, je reprendrai le terme de geste dont je ferai un attribut du nom de Freud ? En tant que ce geste est un geste d'écriture. Notre question se trouvera ainsi déplacée vers un « *...avec Freud ?* »

I ... avec Spinoza ?

Ouvrez l'Éthique et cette évidence parcourt le tout du livre : *la difficulté théorique est la difficulté éthique.*

« *L'Éthique est la praxis de la théorie* » est sans aucun doute une maxime spinozienne.

Cette évidence est un geste d'écriture, de l'écriture de l'Éthique.

Comment on y entre dans l'Éthique ?

Comment on en sort ?

Il y a un sentiment qu'il n'y a pas de sortie. Qui rétroactivement met en doute qu'on n'y soit rentré.

Mais ce qui nous importe (et ce terme de transport vers un intérieur-extérieur compte), c'est que ce mouvement produit une jouissance qui tient le lecteur suspendu à ...

À quoi ?, c'est bien là l'étrangeté, l'énigme, le trou de l'écriture de l'Éthique.

Avec Lacan, tenons l'hypothèse que ces points expriment la suspension du désir : ... Comme une rature dans le discret : ...

La confrontation au texte de Spinoza est une expérience de dépassement. Expérience qui procure un vertige infini et provoque un dépassement que, *seul*, Spinoza aurait accompli ... dans son écriture même. Il y aurait beaucoup à développer sur ce « *seul* » et le désir d'exil que soutiennent les apories de la dite excommunication.

Cette expérience infinie situe Spinoza au bord de l'ensemble des autres philosophes. C'est dire que Spinoza ne s'insère pas dans une histoire de la philosophie. Bien sûr, on peut toujours l'intégrer, ce dont ne se prive pas l'Université à quoi se réduit définitivement la philosophie.

C'est que comme le dit Cariolato, la position de Spinoza est en *excédent* : ailleurs. Et la question se pose : « *appartenons-nous (nous?) à cet ailleurs ?* »

Mais cet ailleurs n'est autre que l'avoir lieu de l'exister : *Acte*.

Spinoza est donc paradoxalement celui qui incarne le mieux le Discours du Maître. Déjà au titre d'au moins deux dépassements :

1: dépassement du corps par rapport à ce que l'on en connaît.

2: dépassement de la pensée par rapport à la conscience.

Ces deux dépassements se font dans un seul et même mouvement, ce qu'on appelle le parallélisme de Spinoza.

Donc : je soutiens qu'il ne peut y avoir de *avec Spinoza*.

Je tiens à cette radicalité même si on peut soutenir, en raison, le contraire. Un « *avec Spinoza* » ne tient dans cette positivité qu'à être *enveloppé - enveloppé* au titre de symptôme dans l'appareil de l'Éthique- par un « *il n'y a pas d'avec Spinoza* ».

Étant entendu que ce symptôme est à lire comme ce qui fonde la politique chez Spinoza - ce qui est un autre et épais sujet. (Cf. Exposé de Mme Brykman à ce colloque)

L'Éthique de Spinoza, entendons la répétition des termes : l'éthique c'est Spinoza, c'est son livre, c'est cette écriture, ...
...l'Éthique *exprime* le conatus de Spinoza.
Mais y a t'il du sujet chez Spinoza ?
Y a t'il même un sujet Spinoza ?

Y a un trou dans la transcendance, dans le savoir, dans la connaissance, dans la conscience, ..., ce trou ou plutôt une topologie des trous est *la chose* même de l'Éthique.

C'est par ce trou, avec, dans, et sous-sur ce trou que l'Éthique se produit et s'écrit. C'est en ce sens que la lecture de Deleuze mettant l'accent sur le problème de l'expression est vertueuse.

Il n'y a pas de concept ni d'idée de l'expression chez Spinoza.

L'expression est un opérateur silencieux et intensif. Deleuze cerne une logique de l'expression. Il y voit une logique de l'acte, une logique de l'univocité : « *production de l'infini dans le fini* ».

La chose est pensée comme elle est en ce sens que l'acte par lequel elle est pensée ne se distingue en *rien* de celui par lequel elle se produit. Immanence où s'équivalent et sont le même l'Un du processus de production *et* du produit.

Je dirai comme Deleuze qu'il y a à considérer l'Éthique comme un tout qui est un ordre de composition-décomposition de rapports et de non-rapports qui affecte à l'infini la nature entière.

Éthique III, définition des affects :

« *Le désir est l'essence même de l'homme, en tant qu'on la conçoit comme déterminée, par suite d'une quelconque affection d'elle-même, à faire quelque chose* »

Nous sommes assurément affectés par la rencontre avec l'Éthique.

Mais de cette rencontre, nous sommes condamnés à n'avoir que des idées inadéquates. Ce sont ces affections déterminantes qui nécessairement sont cause de la conscience du conatus.

Or la conscience pour Spinoza est un sentiment de passage de totalités plus puissantes à des totalités moins puissantes et inversement :

La conscience est strictement transitive.

L'immanence est exactement intransitive.

L'Éthique est l'écriture topo-logique du pas-sage de Spinoza vers l'amour intellectuel de Dieu.

Mais, comme le dit Deleuze, « *c'est un Dieu qui ne représente que lui-même* ». À entendre, comme le dit Carliato : « *c'est un Dieu qui ne représente rien* ».

Deleuze soutient que le « discours » (mais est-ce un discours ? et qui peut prétendre être agent d'un discours spinozien ? ...) de Spinoza convoque un Dieu qui n'a besoin d'aucun discours mythique, c'est-à-dire, du discours moral, causaliste ou finaliste.

La position de Deleuze est donc de revendiquer que le savoir du maître, de Spinoza, de Dieu, est entièrement autonome du discours mythique.

Une parenthèse : (j'aurai trouvé intéressant qu'un mathématicien nous entretienne de la différence du Dieu de Descartes qui crée les vérités éternelles soit les mathématiques jusqu'à nous soumettre à des énoncés tels que $2 + 2 = 5$ ou que la somme des angles d'un triangle est égale à 190 degrés, avec le Dieu de Spinoza qui est soumis aux vérités mathématiques éternelles, passées et à venir. Peut-être y a-t'il ici une piste vers la question de François Ardeven « *Peut-on dire qu'il y a de la Loi chez Spinoza ?* » ? Il en va aussi, dans cette parenthèse, des questions de processus d'écriture chez les mathématiciens où tant la position de l'auteur que celle du sujet se trouve dissoute ... ? Pourtant un nom propre s'impose pour un théorème ou une théorie... ? C'est dire qu'un sujet se doit de soutenir son nom propre...)

Cette exclusion du discours mythique est à mettre en corrélation avec ce que dit Lacan dans la séance de « L'envers de la psychanalyse » du 18 février 1970 : « *Ce qui est exclu là, c'est la dynamique de la vérité et le discours analytique se spécifie de poser la question : à quoi ça sert ce savoir qui rejette cette dynamique ? Ça sert à refouler ce qu'habite le discours mythique.* »

Si on raboute, l'énoncé de Deleuze à celui de Lacan en les tenant tous les deux pour vrais, alors s'entend comment la position de Spinoza est une exception, en excédent. En ce sens, comme nous le verrons plus loin dans la deuxième partie, Lacan a bien raison de dire que la position de Spinoza n'est pas tenable pour nous.

Oui, Spinoza est un penseur solitaire que nul ne peut accompagner et dont l'exploit est l'Éthique comme passage à un savoir autonome dont il est très difficile de cerner l'objet et le vecteur : mystère de l'intuition intellectuelle.

En ce sens, on ne peut pas parler de discours de Spinoza.

Et toutes les logies - éco, étho, neuro, psycho, média, ..., - se réclamant de Spinoza n'ont pas honte de la transcendance qui les soutient et se résument à une histoire "à dormir debout" fût-elle située sur la sympathique place de la République.

L'ambiance spinoziste est vertige de l'immanence auquel tant de philosophes tentent en vain d'échapper. Et c'est ce que produit la solitude du penseur Spinoza dont l'écriture est acte. L'Éthique est le déploiement de cet acte : un sac de noeuds où une multitude de chemins peuvent être parcourus aux liens réticulaires produisant plusieurs livres dans le livre.

Toile d'araignée d'où on ne perçoit pas où est la fin et où est le commencement, renforçant ainsi l'impression que c'est peut-être écrit à l'envers afin, peut-être, de faire saisir au lecteur la dimension irréfutable que l'oeuvre comporte intrinsèquement.

S'il y avait un « *avec Spinoza* », ce serait du côté des coordonnées immanentes de l'acte. Mais il y a rature et manque à lire de ses coordonnées qui confinent au mystère de l'immanence et de l'amour intellectuel de Dieu.

Il y a un pousse à l'acte qui déploie, dans cette pulsion, les coordonnées de l'acte , c'est là aussi une autre façon d'exprimer l'immanence.

Deleuze énonce que le plan d'immanence est, à la fois (entendons ce «à la fois» comme un «avec»), ce qui doit être pensé *et* ce qui ne peut pas être pensé.

C'est le non-pensé dans la pensée. C'est le socle de tous les plans, immanent à chaque plan pensable. C'est le plus intime dans la pensée *et* le dehors absolu. C'est le dehors non extérieur *et* le dedans non intérieur de la pensée. Nous sommes confrontés au *devenir-philosophe-infini*, devenir qui s'articule à l'exposé de René Lew d'hier.

Je cite Deleuze dans « Qu'est-ce que la philosophie ? » :

« C'est le prince des philosophes parce que le seul à n'avoir passé aucun compromis avec la transcendance, à l'avoir pourchassée partout. (...) Il a fait le mouvement de l'infini. Il a trouvé la seule liberté dans l'immanence. Il a achevé la philosophie. (...) Ce n'est pas l'immanence qui se rapporte à la substance et aux modes, c'est le contraire, ce sont les concepts de Spinoza qui se rapportent à l'immanence comme à leur présupposé. »

On peut dire que Spinoza est au bord de l'ensemble des philosophes et qu'avec la problématique d'un « *Lacan avec Spinoza ?* » est contenue, paradoxalement, la problématique d'un « *la psychanalyse avec la philosophie ?* ».

Cariolato parle de l'immanence par le prisme de ce que Spinoza nomme «le geste (nutus) de Dieu» qui est le titre de son livre qui dit très bien l'ambiance du spinozisme dont parle Freud. Il ouvre aussi à un certain parallélisme que je développerai dans la deuxième partie et que je nommerai *le geste de Freud*.

Le geste de Dieu est strictement un geste d'écriture. Le livre de Cariolato « Le geste de Dieu » dont je conseille la lecture s'attache à une lecture de cette expression que l'on trouve dans la fin du scolie de la proposition 49 du livre II :

« ... nos ex solo Dei nutu agere » traduit par « *... nous agissons à partir du seul geste de Dieu* »

Du seul geste de Dieu qui est un pousse-à-l'acte, se lit comment la substance se désubstantialise, comment l'infini se produit dans le fini.

Éthique I définition 5 :

« Par manière (mode), j'entends les affections d'une substance, autrement dit, ce qui est en autre chose, et se conçoit aussi par cette autre chose »

Et cette autre chose est d'abord ce que le mode «n'est pas».

Cariolato propose cette lecture page 24 :

« Il ne faut toutefois pas entendre ce «n'est pas» au sens métaphysique, transcendant, néoplatonicien, d'une super-essence, à savoir un plus-que-être ineffable, mais plutôt comme l'exister **causa sui**, infini et nécessaire, la simple position d'existence sans propriété qui coïncide avec la l'essence de la substance même. En effet, ce que l'on peut dire à propos de Dieu, écrit Spinoza, est ou bien une «dénomination extrinsèque», ou bien doit être référé à ses actions.

Or, *Court Traité I, 2, 29* :

«ce sont là les propres de Dieu, mais ils ne font pas connaître ce qu'il est».

Dieu, alors, est l'existens de l'existentia. Ou, en d'autres termes, Dieu est aussi, chez Spinoza, un des noms utilisés pour indiquer le caractère inappropriable de l'existence, à savoir le fait de se dérober à toute prise conceptuelle ou réelle de possession »

Causa sui est donc la loi unique de l'existence, aussi bien celle de la substance que celle des modes.

Il s'agit donc d'une fonctionnalité du nom de Dieu et nous verrons plus loin le rapport et non-rapport avec la fonctionnalité du nom de Freud.

L'acte n'a pas lieu par le pouvoir, le décret, la volonté, le commandement ou l'initiative de Dieu mais par le geste.

Cariolato insiste sur la traduction «Dei nutus» par «geste de Dieu» afin de mettre en relief la fonction de renvoi (cf p.40).

Ce qui est central pour Cariolato, c'est la torsion que subit le concept classique de *causa sui*. « Dieu est cause de tout »

Avec la cause, avec toute cause, il en va de Dieu.

Tout est relié, connecté : dans chaque attribut, dans la pensée et l'étendue, tous les modes sont enchainés.

Cariolato écrit : « L'existence existe dans la mesure où elle agit, c'est-à-dire dans la mesure où elle est causée et cause ; c'est pourquoi exister, agir signifie toujours co-exister, co-agir. »

Éthique I définition 1 :

« Par cause de soi, j'entends ce dont l'essence enveloppe l'existence, autrement dit ce dont la nature ne peut se concevoir qu'existante. »

C'est dire que la substance est production intransitive et immanente.

Mais comment se justifie le primat de l'existence ? interroge Cariolato.

Dans la substance, l'essence et l'existence ne sont qu'une seule et même chose.

Jean-Luc Nancy précise , dans la marge du texte de Cariolato page 45 :

«Toute chose existe de l'existence de la substance et aucun principe antérieur ne vient causer cette existence en totalité.»

Pour Deleuze, l'essence n'est jamais une simple possibilité logique mais «une partie intensive ou degré doué de réalité physique»

«Avec Dieu», il s'agit toujours d'un excédent de l'existence. Et c'est l'excès qui le caractérise. « Rien dans l'exister ne transite vers quelque chose qui fonde Dieu ou qui en dit le sens » Cariolato page 49.

Ainsi la liberté n'est pas libre choix mais expérience - sans sujet - de l'excédent infini d'un plus-de-jour.
Liberté excentrique, hors d'un centre illusoire d'un soi séparé des autres.
La liberté consiste à être-infini le geste de Dieu : acte.

Acte : c'est-à-dire faire face à cet excès qui est notre finitude.

On peut donc dire que la difficulté de la cause immanente chez Spinoza est de distinguer la cause de l'effet.
C'est-à-dire de « penser la différenciation, la modélisation qui empêche à la substance de se renfermer dans un tout indifférent où toute chose se confond. » Cariolato page 65.

Nous retrouvons ici la rupture avec la transcendance.
Chez les grands auteurs de la philosophie, la transcendance n'est jamais sans un plan d'immanence que la transcendance recouvre. C'est justement par l'impensé de l'immanence que ces auteurs nous tiennent et qu'ils sont indépassables.

Mais avec Spinoza, il n'y a pas une pensée éthique.
Aucune transcendance.
L'objet de la pensée n'est pas séparé de l'acte de la pensée.
Avec Spinoza, ce qui est mis en question c'est l'éthique même de la pensée en acte.

Il en va de même pour l'acte analytique.
L'enjeu n'est pas de cerner, comme un extérieur à l'acte, ce qu'il a d'éthique : c'est de déployer l'éthique même de l'acte.
Mais le parallèle s'arrête là.

Parce que les coordonnées freudiennes du plan d'immanence sont strictement cernées par la méthode et le dispositif freudiens des séances...

... avec Freud ?

Pour faire le lien avec ce qui précède sous le nom de «...avec Spinoza ?», j'accentuerai la question des jouissances en partant d'une citation de Lacan du 8 mai 1973 dans Encore :

« « *Ce n'est pas ça* ». »

Une parenthèse : (c'est une modalité de l'éternité. Ce n'est jamais ça ; un «jamais» qui est dans le droit fil de la rature telle que je l'ai énoncée dans l'exposé du 9 avril 2016 en tant que fonction réelle de la lettre dans l'écriture : " *La rature c'est le trou (transcendance) de l'énonciation avec son immersion dans la structure du langage (immanence). C'est le "avec" qui importe comme ce qui, de la rature, les fait tenir ensemble. La rature est un mode de transcendance dans l'immanence.*")

« « *ce n'est pas ça* ». »

C'est le cri par où se distingue la jouissance obtenue de celle attendue. C'est d'où se spécifie ce qui peut se dire dans le langage. La structure - pour s'y brancher - ne démontre rien sinon qu'elle est du texte même de la jouissance ; en tant qu'à marquer de quelle distance elle manque celle dont il s'agirait si c'était ça, elle ne la suppose seulement, celle qui serait ça, elle en supporte une autre.

Voilà, cette dit-mension, c'est le dire de Freud. C'est même la preuve de l'existence de Freud.

Car dans un certain nombre d'années, il en faudra une. »

Cette supposition d'une jouissance qui en supporte une autre est la question même du "avec " qui est le dire de Freud.

Il en faudra une preuve de l'existence du dire de Freud à l'endroit du social en tant que la religion vaincra en donnant du sens à l'évolution exponentielle de la science.

La problématique d'un « *Lacan avec ...* » dont la *Lysimaque* fait d'année en année série - avec des grands noms d'auteurs principalement philosophes -, est une modalité de solution de la preuve de l'existence de Freud et de son dire.

Mais cette solution ne tient que négativement.

Il n'y a aucun nom propre avec lequel se résout la preuve du dire de Freud.

C'est l'enjeu même de la passe.

La fonctionnalité du nom de Freud est inappropriable, son nom se dérobe à toute prise conceptuelle.

Pourtant, chaque nom propre, Descartes, Heidegger, Leibniz, ..., découpe un réel du dire de Freud mais sans *jamais* l'atteindre.

Le binaire de Lacan avec un autre nom n'est pas tenable, il faut un troisième terme qui est la «place in-situable» du dire de Freud.

En ce sens, la notion de «*retour*» implique un savoir déjà là, une origine qui institue du religieux en fixant la place du dire de Freud.

Or «*le retour à*» la matérialité du texte de Freud ne garantit pas un effacement de cette matérialité religieuse de la lettre parce que cette matérialité exige la rature qui met en acte l'immanence qui et que tient du lecteur.

Cette exigence convoque un autre rapport à la conceptualisation qui fait non-rapport de toucher au réel de la conceptualisation : la chose freudienne disait Lacan : l'immanence de l'acte.

La thèse de José Attal de son livre : « La non-excommunication de Jacques Lacan » a assurément des conséquences par rapport à l'histoire du mouvement analytique.

Mais je tiendrai plutôt le fil de cet énoncé, je cite Attal : « ... *c'est avec Spinoza que se fait le retour à Freud.* »

Or Lacan dit , dans la séance des Noms du Père du 11 février 1975 :
« *Dans Fonction et champ de 1953, j'énonce que S1 et S2 faisaient chaîne et que c'était une connerie - sans doute nécessaire.* »

Dans cette séance, Lacan rectifie donc en précisant que lien S1-S2 est un pur forçage.

Je dirai que ce lien ne peut être ni un accompagnement, ni *un avec*.

Je cite Lacan dans cette même séance :

« *C'est un forçage, ce n'est pas un forçage d'une notion. C'est ce qui nous met sous le joug d'un savoir. Puisque je suis en train de vous parler de la psychanalyse, j'ajoute : le joug du savoir à la place même de la vérité. À la place aussi bien de la religion, dont je viens de vous dire qu'elle est vraie, elle. Voilà un des piliers du discours de l'analyste.* »

Pour Spinoza le sujet est *causa sui* mais c'est un *devenir-infini-philosophe*. La place et la fonction de *causa sui* peut s'écrire en tant que Spinoza est le nom de l'archétype asymptotique du philosophe.

L'Éthique de Spinoza ne fait pas discours : il (elle) est au bord du discours en tant que *devenir-infini-philosophe*, du coup, paradoxalement, il (elle) incarne le discours du Maître.

S1

§ est à lire comme le mathème de *causa sui*.

Or pour nous, le sujet ne peut être cause de soi.
Il dépend de cette cause qui le fait divisé et qui s'appelle objet a.

Pour ne pas lâcher la division du sujet ni la dissolution continue du moi comme un des termes de l'analyse, il faut saisir comment le *retour à Freud* n'est pas tenable.

Ou alors si quelque chose d'un retour à Freud peut être tenu - mais seulement comme un palier dans le fil de l'analyse ou encore comme une tenue pour le discours universitaire - ce n'est qu'à la condition de tenir comment Spinoza n'est pas tenable au nom de ce retour.

Il s'agirait d'un "*retour à Freud pas avec Spinoza*" qui ne s'équivaut pas à un "*retour sans Spinoza*".

Ce qui implique que ce *retour à Freud pas avec Spinoza est aussi un retour avec...*

...Avec Spinoza : y a t'il un Spinoza avec Spinoza ?

Le lien social ou la dimension que Spinoza tente d'instituer dans son *adresse au lecteur* est une chose extérieure à laquelle il faut résister pour persévérer dans l'acte.

Mais ce retour qui n'est qu'un palier dans la question de l'acte analytique a déjà été accompli contextuellement par Lacan.

Le contexte du *retour* a pour conséquence de situer le dire de Freud comme *dire vrai*. En ce sens, il renforce la religiosité du sens que ce retour était censé combattre...

Notre enjeu se situe plus avant : c'est un *avec Freud* qui ne souffre d'aucun retour ni avec ni sans.

L'enjeu est donc aussi de questionner un "*Lacan avec Freud*", ce qui nécessiterait à lui seul un long développement.

Précisons quand même qu'il s'agit de sortir de ce que la notion de *retour à Freud* produit comme saturation. Cette saturation est un point cause de l'onanisme discursif dont souffre la psychanalyse.

En ce sens, "*Lacan avec Freud*", qui ne peut être saisi sous le philosophème de *retour*, fait valoir comment Lacan fait obstacle à la lecture de Freud.

Et en même temps, Lacan est l'obstacle qu'il faut à cette lecture.

Endurer cette aporie, c'est ne pas céder à une sortie de celle-ci qui a pour nom *lacanien*.

La *récurtivité* devrait, aussi, nous permettre de saisir l'inanité du concept de *retour* en révélant son impensé ontologique.

C'est un "*avec Freud*" qui reste en souffrance et qui a pour conséquence qu'il n'y a pas de communauté analytique qui tienne et donc ça affirme l'inexistence d'une excommunication.

(C'est ici que résident les difficultés voire les impasses d'énonciation de l'acte analytique exhaustivement politique dans le champ politique... Ou encore, questionner les différences, chez Lacan et Freud, de ce qu'on appelle la psychanalyse en extension : vaste sujet...)

La question du "*avec*" est le temps qui vient après la question du retour en achevant celle-ci comme temps du sens et du religieux... En tant que le *retour* ne tient jamais compte du changement du champ d'immersion en passant du discours analytique au discours du maître...

La question du "*avec*", c'est la question du réel du transfert.

Soit de l'acte comme dissolution continue du "*avec*".

En quoi le "*avec*" consiste infiniment comme reste ?

Donc loin de s'assimiler à un "*retour*" comme si j'y avais déjà été, il s'agit de questionner comment "*avec Freud*" est une répétition ?

"*Avec*" ouvre peut être une autre lecture de la pulsion de mort comme l'ultime aporie de l'acte... ?

" *Avec* " est l'autre nom de Freud : - "Freud avec " ou - "Avec avec" ou - "Freud Freud " ...

Il est répétition qui ouvre un plan d'immanence qui est l'opérateur dans notre champ de l'acte : il est le geste de Freud.

Nous y lisons un parallèle avec la tautologie structurante et productrice qui organise et rature l'écriture de l'Éthique de Spinoza.

Par exemple la tension entre les propositions et les scolies : deux livres en un qui soutient les apories du désir de Spinoza.

(Je dirai alors en réaction à ce qu'a énoncé Mme Brykman de l'Éthique comme manuel ou comme prescription ou comme nécessaire et que cela constitue, pour elle, une condition. Certes c'est une condition mais une condition négative en tant qu'elle fait obstacle et résistance au conatus , au troisième genre de connaissance.)

" Avec Freud " c'est la question de l'ouverture de l'intime de l'analyse, son dehors intérieur.

C'est une tautologie productrice qui évide le "*Je suis*" d'énonciation.

On fait toujours une analyse avec quelqu'un, plus précisément avec un nom propre.

S'il n'y a pas de transfert du transfert, c'est qu'il n'y a pas d'analyse avec Freud.

C'est dire que le nom de Freud est ce dehors-intérieur de l'analyse.

Le nom de Freud a la fonction d'une origine qui n'est pas.

La proposition de Lacan qu'il y ait du passant est la possibilité de lire que le nom de l'analyste n'obture pas le "*avec Freud*" - avec son impossibilité.

Et que "*Passant*" soit le "*avec Freud - avec son impossibilité*" ouvre la dimension du véritable amour.

Mais n'est-on pas loin de l'amour intellectuel de Dieu et si proche de l'amour de son propre inconscient...?

C'est un "*avec*" qu'aucun nom propre d'analyste ne peut subsumer hormis le nom de Freud dont les textes ouvrent alors au *devenir-infini-analyste*.

Le nom de Freud s'assimile ainsi à son geste d'écriture, à son réel que j'appelle *ratures... Qui resteront toujours à lirécrire...*